Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 16 (1940-1941)

Heft: 17

Artikel: Une revanche d'enfant

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-711062

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'AUMONE DE NOËL

F. Coppée.

La messe nocturne est dite.
Que d'étoiles dans le ciel!
Comme il gèle! Rentrons vite.
La rude nuit de Noël!

Chacun du froid se protège
En fermant porte et rideaux.
Sous leurs capuchons de neige
Les maisons font le gros dos.

On se couche avec angoisse
Dans les lits mal bassinés.
Les vitraux de la paroisse
Ne sont plus illuminés.

Tout dort. Qu'il est solitaire,
Le hameau silencieux!
Les astres, avec mystère,
Ont l'air de cligner des yeux.

Mais, chut! L'ange va descendre
Des profondeurs du ciel noir.
Tous les enfants dans la cendre
Ont mis leurs souliers, ce soir.

Comme les autres années,
Il vient lumineux et doux,
Jeter par les cheminées
Cadeaux, bonbons et joujoux.

Mais, ayant fait son message,
Tout à coup il aperçoit,
Là-bas, au bout du village,
Sous la neige, un humble toit.

Ce lieu désert, c'est l'unique
Où l'ange n'ait point plané...
Et plus rien dans sa tunique!
Le prodigue a tout donné.

Précisément, une aïeule,
Fileuse aux maigres profits,
Elève ici, pauvre et seule,
Son arrière-petit-fils.

Leur indigence est extrême:
Rien dans l'armoire en noyer;
Et l'enfant a mis quand même
Ses sabots dans le foyer.

Les anges — quelle disgrâce! —
N'ont jamais d'argent sur eux.
Faut-il que celui-ci passe
Sans aider les malheureux?

Se peut-il que Dieu le veuille?
Non. Le séraphin charmant
Reprend son essor et cueille
Une étoile au firmament.

En la touchant, il la change
En un large écu d'or fin,
Qu'il va porter, le bon ange,
Au foyer de l'orphelin.

Au Paradis, sa patrie,
Il rentre, et se sent confus
Devant la Vierge Marie
Qui porte l'Enfant Jésus.

Mais l'Enfant, qui le rassure,
Levant son joli bras rond,
Prend l'étoile la plus pure
Que sa mère ait sur le front,

Et, la donnant avec grâce,
Dans un doux geste enfantin:
«Va, dit-il, la mettre en place
Avant le petit matin.»

... Or, par les minuits sans voile
Depuis, le monde savant
S'étonne que cette étoile
Brille plus qu'auparavant.

Une revanche d'enfant

Et moi aussi je désirais devenir «officier gradé». Choyé par mes parents, je ne tardai pas à posséder une paire de gants blancs, qui me paraissaient représenter l'essentiel de l'équipement des officiers. Je ne concevais pas de commandements sans gants blancs. Et puis, pour mon Noël, j'ai reçu une casquette, un sabre et une belle tunique sur laquelle ma tante avait cousu les galons de sergent-major qu'elle avait pris sur le vieil uniforme de son mari. Au Nouvel-An j'avais le sifflet.

Je parcourais, officier en herbe, les rues de mon village et ne manquais pas de prendre la position devant un supérieur, en faisant claquer mes talons aussi fort que mes petits souliers le permettaient. Mes supérieurs, parfois, répondaient à mon salut avec un bon sourire. D'autres, au contraire, passaient sans sourciller: mon jugement était arrêté, je ne les saluais plus.

Parmi tous les corps qui ont stationné dans la contrée, ma prédilection allait aux canonniers. J'aurais voulu, comme eux, tirer du canon, ou tout au moins assister de près à un tir véritable. L'occasion ne manqua point.

On annonçait des tirs dans la région, et mon père avait décidé de les aller voir avec le curé, son ami. Je crois me rappeler avoir pleuré pour qu'on m'emmène, et nous voilà partis, accompagnés du petit chien de Monsieur le curé. J'avais revêtu, comme il convenait, mon bel uniforme et j'étais fou de joie dans la perspective d'assister à un vrai tir. Il me semblait que j'avais droit à des ménagements et à des commentaires de la part des officiers plus que mes petits camarades, qui, eux, n'avaient ni gants blancs, ni sifflet.

Effectivement, l'officier de batterie, qui logeait chez nous, nous autorisa, avant que les tirs commencent, à nous approcher des pièces plus que les autres spectateurs tenus à l'écart par deux sentinelles baïonnette-canon.

Les tirs allaient commencer. J'étais noblement appuyé sur mon sabre, les jambes écartées, face à l'ennemi. On allait tirer. «Couche-toi me dit mon père, tu sais, c'est fort, un coup de canon, et tu pourrais tomber.» Moi, en uniforme d'«officier gradé», me coucher! Puisque de simples soldats étaient debout derrière le canon, il aurait fallu que, moi, je me couche? «Tu vois, papa, l'officier là-bas, lui, il n'est pas couché, je reste debout!»

Boum! Ça a fait un éclair, j'étais sur le derrière. Je veux me relever, mais il y avait des complications. Et mon père a tout de suite vu sur ma figure que ça n'allait pas. Après des excuses adressées à Monsieur le Curé, qui devait, lui, être bien heureux de ne pas avoir d'enfants, force nous fut, à mon père et à moi, de rentrer au village par le plus court chemin. J'étais stoïque, pourtant, et ce n'est qu'arrivé chez moi que je me mis à pleurer.

Je passai, comme bien on pense, le reste de la journée au lit. Et le lendemain matin, on pouvait voir, à la fenêtre de ma chambre, un petit pantalon d'enfant, dont la doublure séchait au soleil automnal.

Mais je «leur» devais une revanche. L'occasion se présenta quelques mois plus tard. Un régiment d'infanterie se trouvait cantonné dans les Franches-Montagnes et la population avait été avertie qu'il défilerait dans le village, puisqu'il devait démobiliser à Tavannes. La raison était suffisante pour que je revête mon habit de sortie. J'allais, comme on va le voir, prendre une part active au défilé, grâce surtout à mon costume et au sifflet qui ne me quittait pas.

Le village était plein de vie; les gens stationnaient dans la rue: nos braves horlogers en blouses grises, le «micros» au-dessus de l'œil. Monsieur le notaire, sans chapeau, fumant une cigarette, jusqu'à l'employé postal, un crayon sur chaque oreille, tout le monde attendait la troupe avec d'autant plus de plaisir que c'était «nos» soldats. «Est-ce qu'ils viennent? demandait-on. — Oui, oui, ils sont aux Reussilles. — Il en est votre mari, Madame? — C'est sûr, il m'a écrit de lui passer une paire de chaussettes, si je peux; le tout, c'est de le reconnaître. — Hé! là, ils viennent? — Oui, ils arrivent; ils sont au Chalet.»

Moi, j'avais pour mission d'avertir mon père, sitôt que j'entendrais la musique. Les fenêtres s'ouvrent, les ménagères accourent, les ateliers vomissent leurs ouvriers, toutes les larges terrasses de mon village sont noires de monde. Au détour de la rue, le régiment paraît, musique en tête. Je me tiens fièrement à la place indiquée par mon père. Je rajuste mes gants blancs et pose avec délicatesse mes bras devant mon corps pour qu'on admire mes beaux galons. La forêt des fusils portés sur l'épaule ondule le long de la route poussiéreuse. Le major fait des efforts pour empêcher son cheval de tourner obstinément la croupe du côté des spectateurs et spectatrices, qui ne demandent qu'à admirer le cavalier de face. Monsieur le notaire salue Monsieur le major. Et la musique joue sa toute dernière. C'est alors que, poussé par je ne sais quel démon, je saisis mon sifflet et souffle un coup magistral. Non pas un de ces coups de sifflet comme en donnaient naguères nos chefs de gare, avec des points d'orgue, des traînées et des modulations, mais un coup de sifflet net, franc, précis, sans bavures, en un mot, militaire.

L'effet fut instantané. La fanfare cesse de jouer, sauf la grosse-caisse qui bat ses temps avec conviction, l'alto souffle ses contre-temps, un ou deux musiciens essayent de reprendre avec quelques mesures de retard..., c'est de la cacophonie. Ah! c'était beau! Le sergent-trompette, qui ne comprend rien à la manœuvre, bat une mesure imaginaire, va de l'un à l'autre, chante l'air à tue-tête, essaye de ranimer sa fanfare qui tient plus du cirque que du régiment. Le bataillon change de pas, c'est la déroute. Dans l'impossibilité de reprendre le mouvement, la fanfare se tait, et le tambour, impassible, bat seul la cadence. Le cheval du major a fait un demi-tour: «Sergent de la fanfare, vous aurez de mes nouvelles.»

Mais moi, j'avais ma revanche.

Ph. M.